



Cahiers de la Méditerranée

65 | 2002

L'esclavage en Méditerranée à l'époque moderne

Le discours sur l'esclavage en méditerranée : une réalité occultée

L'esclavage des noirs et la régence de Tripoli

Alain Blondy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/37>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2002

Pagination : 169-185

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Alain Blondy, « Le discours sur l'esclavage en méditerranée : une réalité occultée », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 65 | 2002, mis en ligne le 15 octobre 2004, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/37>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

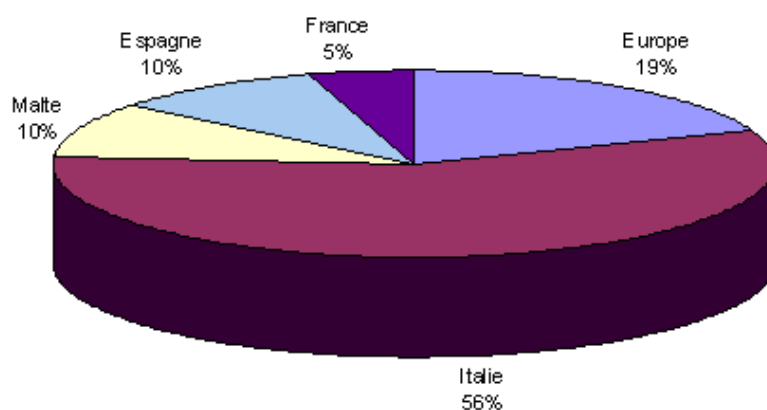
Le discours sur l'esclavage en méditerranée : une réalité occultée

L'esclavage des noirs et la régence de Tripoli

Alain Blondy

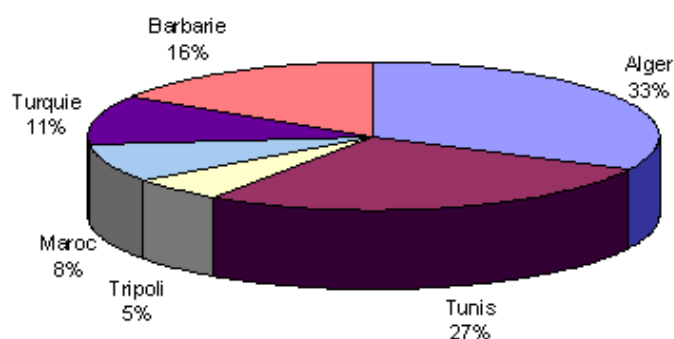
- 1 Sur une centaine d'ouvrages et d'articles qui, depuis le XVII^e siècle, traitent de l'esclavage dans le monde méditerranéen à l'époque moderne¹, 38 se sont intéressés à la captivité de chrétiens en pays musulmans, 22 à l'esclavage de musulmans en chrétienté et 37 au rachat des esclaves par les missions.
- 2 Sur ces derniers, un seul² traite du rachat des esclaves musulmans, tous les autres du rachat des esclaves chrétiens. Ainsi l'intérêt pour la servitude chrétienne est trois fois plus important³.
- 3 Les travaux sur la servitude musulmane en Europe ont principalement porté sur ses conditions en Italie, travaux largement dominés par Salvatore Bono.

Lieux d'esclavage des musulmans



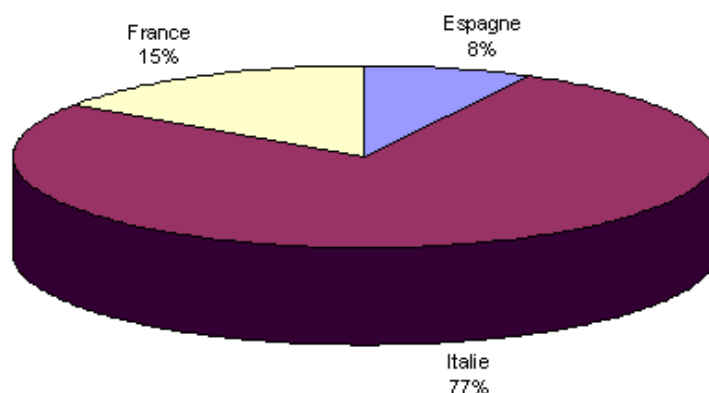
- 4 Quant aux études sur l'esclavage chrétien en terre d'Islam, les travaux sur la servitude dans l'ensemble du Maghreb en représentent 90%, avec une forte prédominance (60%) de ceux qui se sont plus spécialement intéressés aux deux Régences d'Alger et de Tunis.

Lieux d'esclavage des chrétiens



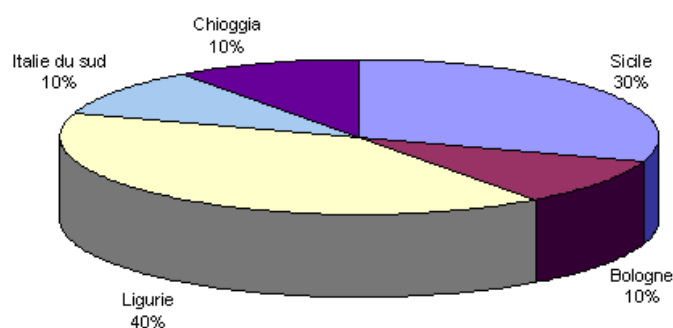
Là encore, lorsque l'origine des esclaves chrétiens est mentionnée, ce sont les Italiens qui dominent largement l'étude.

Origine des esclaves chrétiens



Une analyse plus fine des esclaves italiens met en évidence l'importance de l'intérêt pour deux groupes géographiques de la péninsule : les Italiens du sud (40%), chez lesquels les Siciliens dominent (30% de l'ensemble italien), à égalité avec les sujets de la République de Gênes (40%).

Origine des esclaves italiens



On le voit donc, le discours scientifique sur l'esclavage porte principalement sur le bassin occidental de la Méditerranée. Peu de travaux se sont réellement intéressés à l'esclavage dans le Levant ottoman et les récits sur la servitude des Turcs en pays chrétiens sont souvent restés à l'état de manuscrits ou n'ont fait l'objet que d'une traduction partielle⁴.

- 5 Il semble que l'on assiste à un effet pervers de l'héritage de Fernand Braudel. Le maître des études sur la Méditerranée a insisté avec tant d'emphase sur le conflit entre Osmanlis et Habsbourg que nous avons fini par fossiliser le génie de sa thèse.
- 6 En effet, une fois enregistrée l'incapacité de la Porte à pénétrer dans le bassin occidental après l'échec du Grand Siècle de Malte en 1565, et une fois admis que la bataille de Lépante, en 1571, et le traité vénéto-ottoman de 1573, marquaient une nouvelle réalité navale dans le bassin oriental, nous avons fini par couper la mer intérieure en deux entités presque autonomes, ne nous intéressant que fort peu à la Méditerranée centrale.
- 7 Or, une fois passé l'affrontement est-ouest qui embolisa, pendant plus d'un siècle, toute l'activité traditionnelle de la Méditerranée, les échanges reprirent leur cours normal. Les études sur le domaine vénitien, sur la République de Raguse ou sur Trieste aux XVII^e et

XVIII^e siècles, montrent bien qu'il y eut une irruption importante de leur hinterland septentrional dans les échanges commerciaux en Méditerranée. De même, la paix ramena le trafic caravanier vers les Echelles, et le commerce levantin et égyptien connut alors une embellie. Les routes qui avaient leur débouché en Méditerranée, depuis souvent les temps historiques les plus reculés, fonctionnèrent donc à nouveau, comme par le passé.

- 8 Les échanges se firent à nouveau en réseau et non dans un schéma de latéralité qui n'avait plus aucun sens dans les derniers cent cinquante ans de l'Ancien Régime. La Grèce ottomane, qui reste encore à étudier en profondeur, en fut assurément un des bénéficiaires et l'émergence alors de sa flotte de commerce, comme son engagement à côté des Russes dès les années 1770, expliquent assurément son rôle éminent dans l'Insurrection de 1821.
- 9 Or, ce qui était valable pour l'ensemble eurasiatique, l'était aussi pour le continent africain. Là encore, nous sommes victimes de notre propre discours réducteur. Les pays du Maghreb, que nous appelons, ce qui est un signe, la Barbarie, ne sont pas une entité homogène. Généralement, nous n'assimilons pas le Maroc à ses voisins, car c'est une démarche très malaisée. En revanche, nous n'avons aucune difficulté pour le faire avec Alger, Tunis et Tripoli, au seul motif de leur statut commun de vassaux de la Porte. Nous regroupons ces trois pays, parce que ce sont des Régences ottomanes, comme si leur statut juridique leur conférait une uniformité.
- 10 Mais derrière ce lien vassalique, à la solidité variable selon chacune, il y avait une réalité politique et économique très différente. Le seul trait commun était que ces trois Etats pratiquaient la course, comme économie majeure de l'aristocratie politique qui les gouvernait, course que Braudel appelait une forme inférieure de la guerre. Une telle expression est assurément adéquate pour l'époque qu'il a étudiée. Mais tous les travaux qui ont porté sur l'activité corsaire des Barbaresques aux XVII^e et XVIII^e, notamment ceux de Daniel Panzac et de Michel Fontenay, ont montré qu'il s'agissait avant tout d'une activité économique aux vastes ramifications dans le monde juif de Livourne, Londres ou Amsterdam. C'était donc, une nouvelle fois, une économie en réseau, assurée par des groupes dominés par l'élément militaire qui s'enrichissaient sans avoir l'air de déroger en commerçant.
- 11 Les fallacieux prétextes religieux⁵ permirent de cacher le fait que la course était ainsi devenue une forme sublimée du vol par la pratique violente du prélèvement économique et la revente des prises. Car il s'agissait moins de s'approprier des biens pour la consommation ou le luxe intérieurs, que de s'assurer, par la force, de marchandises destinées à la vente sur un vaste marché, le plus souvent européen.
- 12 Et dans ce cadre, la marchandise humaine n'était pas du moindre intérêt. Toutefois, le discours sur l'esclavage suivit la même évolution historique que nous venons de souligner⁶. Tant que la servitude fut le lot malheureux de nobles, soldats et marins pris dans les combats, à l'époque étudiée par Fernand Braudel, elle fut admise comme une fatalité héroïque. Mais dès lors que les hommes, pris lors d'une attaque corsaire, ne furent plus des militaires, mais des négociants ou des marins de commerce, l'esclavage ne revêtit plus aucune grandeur douloureuse, mais apparut comme l'assimilation d'êtres humains à une marchandise, à un bétail corvéable, échangeable ou rachetable.
- 13 Or, pas plus qu'il n'y avait d'unité du monde ottoman en général, et des Régences en particulier, il n'y eut pas davantage conception uniforme de l'esclavage dans le monde musulman.

- 14 Pour les Ottomans, chez qui tout emploi, toute dignité, était lié à une liturgie de services rendus et de bakchich, l'intérêt pour l'esclave doit être resitué dans une politique globale de clientèle. Mais, par ricochet, pour les puissances chrétiennes, l'autorisation du rachat de tel ou tel esclave se plaçait dans la même optique de se rendre favorable l'intervenant, dès lors que ce dernier pouvait jouer un rôle dans les relations économiques entre nations chrétiennes et acteurs locaux.
- 15 Ainsi, le consul français à Smyrne, Peyssonnel, pouvait écrire au chargé d'affaires français à Malte, le bailli des Pennes⁷, pour obtenir l'autorisation de racheter certain Turc :

« dont le retour [lui] fera quelque mérite ici auprès des personnes de considération qui s'intéressaient pour lui », ajoutant qu'il est dans une position « qui ne [lui] permet pas de refuser aux sollicitations de cette nature qui [lui] sont faites par les gens du pays envers lesquels nous sommes forcés plus que jamais d'user des plus grand ménagements »⁸.
- 16 Cette « personnalisation » du rachat, qui était davantage celle du racheteur que de l'acheté, était monnaie courante en Levant. Les ambassadeurs à Constantinople et les consuls dans les Echelles s'en faisaient les intermédiaires ; ils en tiraient une certaine gloire qui leur permettait ensuite de se faire valoir auprès des puissants locaux et d'obtenir d'eux un traitement de faveur pour les intérêts de leur pays.
- 17 Si cela se pratiquait nécessairement dans les Régences d'Afrique, cela n'avait pas la même importance qu'en Orient. On préférait, en effet, s'en remettre à des fournées de rachats, soit qu'elles fussent le résultat des oeuvres missionnaires, et elles portaient alors sur quelques unités, voire quelques dizaines d'esclaves ; soit qu'elles fussent liées à des traités avec certaines puissances chrétiennes.
- 18 Cette différence s'explique assez bien par la différence de relations diplomatiques entre monde chrétien d'une part et, respectivement d'autre part, la Porte ou les Régences. Les traités avec la Porte étaient des traités d'Etat à Etat qui, s'ils valaient ce qu'ils valaient, étaient généralement observés ou, du moins, pouvaient servir de base à d'autres négociations diplomatiques. Mais les Régences n'étaient pas des Etats ; domaines vassaux du Sultan, elles auraient dû se sentir tenues par les Capitulations qu'il signait. Mais dès la fin du XVI^e siècle, les souverains européens, à commencer par Henri IV, conscients de la faiblesse des liens entre la Porte et ses vassaux, entreprirent de signer des traités séparés avec les Barbaresques.
- 19 Or, ces derniers les considérèrent pour ce qu'ils étaient juridiquement, c'est-à-dire des conventions pour raison d'intérêts réciproques et non des actes diplomatiques de portée internationale. Aussi bien n'étaient-ils respectés que tant que l'intérêt de telle ou telle Régence le commandait. Lorsque les puissances européennes en prirent conscience, les signatures répétées de traités furent alors précédées ou accompagnées de démonstrations navales plus ou moins belliqueuses. Toutefois, la périodicité assez fréquente de ces signatures d'accords entraîna l'habitude de libération, souvent sous forme d'échanges, d'importants nombres d'esclaves. Ceci était valable surtout pour Tunis et Alger et, principalement, pour cette dernière Régence. Mais ce faisant, cette pratique eut rapidement un effet pervers.
- 20 Comme il fallait que chacune des deux parties eût un vivier d'esclaves assez important pour pouvoir peser dans les négociations, les bagnes d'Alger ou de Tunis d'une part, et ceux des Etats chrétiens, mais surtout ceux de Malte, durent être pourvus bien au-delà des stricts besoins de main d'œuvre et des capacités du marché des rachats. Ainsi, alors que la course diminua progressivement d'intensité au cours des trois derniers siècles de

l'Ancien Régime, les bagnes furent de plus en plus remplis. Il faut toutefois nuancer cette affirmation.

- 21 Ce fut bien au XVI^e siècle que les bagnes furent les plus pleins, mais ils accueillaienent alors des esclaves « militaires », pris au combat, et des esclaves « civils », pris en course marchande. Avec la fin des guerres en Méditerranée, les esclaves « civils » se retrouvèrent seuls, et en nombre insuffisant. La prise d'hommes fut alors intensifiée. Ce fut à ce moment que se développèrent, et le discours sur l'esclavage, et les grandes actions de rédemption d'ordres religieux qui connurent un renouveau missionnaire.
- 22 Or, si les Régences se différenciaient de la Porte, celle de Tripoli se singularisait par rapport aux deux autres, surtout à l'époque des Qâramânî. Non qu'il n'y eût pas d'interventions des puissants ou des échanges en nombre, mais la politique de la Régence était plutôt de s'en tenir au rôle strictement utilitaire de l'esclave et d'en faire le moins possible un otage ou une monnaie d'échange. Ainsi, Tripoli évitait de réclamer les siens : des particuliers de haut rang pouvaient le faire, mais le Château s'en gardait bien. Il préférait s'en remettre à la bonne volonté des Etats européens représentés et qui avaient à cœur de s'assurer de ses bonnes grâces.
- 23 Ainsi, en 1777, le consul français du Rocher écrivait au bailli des Pennes
« Je n'ai point manqué de faire valoir à notre Pacha le choix que vous avez fait de quelques uns de ses sujets dans le rachat des 136 esclaves d'ordre du Bey de Tunis »⁹
.
- 24 La politique de Tripoli était simple. Elle ne souhaitait pas vendre ses esclaves, car c'était une main d'œuvre servile dont elle avait besoin : l'usage économique de l'esclave faisait que sa valeur travail était plus importante que sa valeur marchande¹⁰. Elle ne souhaitait pas non plus racheter les siens, préférant à la rigueur les échanger. Les correspondances consulaires illustrent parfaitement cette façon de voir.
- 25 Toujours en 1777, le consul du Rocher écrivait à des Pennes :
« C'est avec la plus vive mortification que je vous fais savoir que mes démarches auprès du Pacha¹¹ en faveur du fils d'Antonio Baldachino ont été jusqu'aujourd'hui infructueuses. Ce prince dont l'intention est de ne point conclure le rachat de ce jeune enfant, élude de parler sérieusement de sa rançon, et lorsqu'il est forcé d'entendre quelque proposition, il la met à un si haut prix qu'il est aisé de s'apercevoir de sa mauvaise volonté. Ce jeune esclave est au service du jeune fils¹² du Pacha. Les consuls qui sont chargés de traiter du rachat de quelques esclaves éprouvent ainsi que moi que l'intention de cette Régence est de conserver le plus qu'ils pourront leurs captifs et de n'accorder leur rachat qu'après un long terme de service ou au moins à un très haut prix. Le Bey¹³ est le moteur de ce nouveau projet. Il vient cependant d'être racheté un vieil esclave sicilien dont l'âge et les services ont beaucoup parlé en sa faveur. Le Pacha peut avoir conçu le projet de ne pas vendre le jeune André, fils d'Antonio, mais j'ai conçu celui de poursuivre vivement ce rachat et de lui signifier s'il n'a lieu que je vais vous écrire pour qu'à Malte, il en soit usé vis-à-vis des esclaves tripolins avec la même dureté. Plût à Dieu que cette Régence ait beaucoup de sujets captifs dans votre Ile, elle en serait moins orgueilleuse et plus traitable »¹⁴.
- 26 En effet, l'échange en terme d'un homme pour un homme était assez pratiqué, comme l'indiquait le principal négociant français de la place, Collet : « *Le Bey de cette Régence a fait un accord avec des maltais ses esclaves* » pour les échanger contre trois musulmans, deux Tripolitains et un Algérien¹⁵. En revanche, le rachat n'était qu'exceptionnel, souvent au terme d'une âpre négociation sur le montant de la rançon.

- 27 En 1784, le vice-consul français à Tripoli, Vallière écrivait à Malte :
- « Un des principaux du pays à qui je serais bien aise de rendre service, m'a prié de lui obtenir votre protection pour racheter aux meilleures conditions et prix possibles un jeune garçon, nommé Soliman, fils de Achmet Benyalet de Zouara, tombé en esclavage il y a trois ans, pris sur un sandal de la côte. Son maître s'appelle Dovique et fait à ce qu'on m'a dit commerce de cette marchandise homme »¹⁶.
- 28 Mais quelques mois plus tard, il informait son interlocuteur que la rançon avait été trouvée trop élevée et que la décision était terrible et sans appel :
- « l'on ne pense plus à racheter ce jeune homme que l'on regarde mort pour sa patrie »¹⁷.
- 29 La Régence de Tripoli réifiait de façon presque absolue les hommes tombés en esclavage. Ce regard lui était propre, car les Arabes qui vivaient sur son territoire n'avaient pas le même. Ainsi, en 1780, le consul de France Dandré écrivit au chevalier de Seystres-Caumont à Malte :
- « Dans la dernière prise qu'un de vos corsaires a faite sur Tripoli le Vieux, il y a quatre cheikhs arabes. La tribu des Noailles¹⁸ à laquelle ils appartiennent a député vers le Pacha afin qu'il employât son crédit pour les ravoir. »¹⁹
- 30 On voit donc que les tribus arabes ne réagissaient pas comme les gens du Château de Tripoli. Or, cette dernière était, depuis le tréfonds de l'histoire, un des débouchés essentiels de l'esclavage. En effet, Tripoli se trouvait à la fin des routes qui, depuis les temps où le climat était très différent, drainaient vers la Méditerranée les produits et les hommes de l'Afrique nigérienne et tchadienne.
- 31 A l'époque qui nous concerne, le domaine tripolitain était la plaque tournante du commerce des Etats bornou, kanimi et hawsa²⁰ qui s'étendaient du lac Tchad au haut Niger. Les voies traditionnelles, dont l'existence remontait à la préhistoire, se rejoignaient au Fezzân dont la capitale était alors Murzûq :
- « station de transit entre l'Afrique centrale, la Tripolitaine, la Cyrénaïque et l'Egypte, [et dont] le nom (...) devint en Europe aussi prestigieux que celui de Tombouctou »²¹.
- 32 De là, partaient deux pistes ; l'une conduisait vers l'Egypte des oasis, l'autre menait à Tripoli, ouverture par la mer, sur un vaste réseau commercial qui allait bien au-delà de la Méditerranée. Le commerce essentiel était constitué par la poudre d'or, les défenses d'éléphants²², les œufs et les plumes d'autruche²³, mais surtout par les esclaves noirs qui représentaient 80% du commerce du Fezzân.
- 33 De tous temps, les peuples africains, de façon « concentrique », se sont emparés de ceux qui étaient plus à l'intérieur pour les vendre et les déporter vers l'extérieur. Les dynasties successives du Fezzân qui furent les grandes pourvoyeuses de Tripoli, furent principalement des dynasties noires.
- 34 Après la dynastie arabe des Banû Khattâb, installés depuis 918, qui fit de sa capitale, Zawîla, le centre commercial le plus important du sud de l'Ifrîqiya, Kadê²⁴, roi de Kanem soumit en 656H²⁵, le Fezzân qui sortit « pour des années, de l'histoire des arabes en Afrique du Nord »²⁶. Incorporé, dès lors, dans le royaume kanimi qui s'étendait de la rive méridionale du Tchad au Nil et au Niger, il profita de l'essor économique de ce vaste ensemble.
- 35 Pendant trois siècles, le Fezzân échappa donc à l'histoire politique de la Méditerranée. Un grand nombre de Noirs s'y installèrent alors, comme administrateurs, militaires, commerçants ou agriculteurs. Le pays eut une nouvelle capitale, Traghan, et même une

nouvelle dynastie²⁷, noire cette fois, celle des Banû Nasur qui disparut au XIV^e siècle. Au XVI^e siècle un noble et pieux chérif marocain de Fès, Muhammad al-Fâsî, de retour du pèlerinage à la Mecque, se vit alors confier, en raison de son autorité morale, le soin de pacifier le pays. Il accepta cette mission et s'installa dans le petit centre de Murzûq qui devint alors la plaque tournante de l'esclavage des Africains.

- 36 Les caravanes venues d'Afrique noire accompagnaient d'immenses colonnes de 1000 à 1500 esclaves. La partie la plus dure, pour ce « bétail humain », était la traversée du désert, car les convoyeurs privilégiaient la rapidité de la marche, abandonnant les malades et les plus faibles à leur sort. Marches forcées, fièvres, privations, mauvais traitements, contribuaient à une importante mortalité. Parvenus à Murzûq, les esclaves étaient peignés et huilés pour être vendus sur place. Ceux qui n'avaient pas fait l'objet d'une transaction étaient nourris et reprenaient la route vers les marchés de Tripoli ou d'Égypte. Le trafic des esclaves était la principale ressource du souverain du Fezzân, puisqu'il percevait deux pistoles d'Espagne pour chaque esclave entrant sur ses États, et une pistole et demi pour chaque esclave vendu dans ses marchés²⁸.
- 37 Ensuite venait le commerce purement tripolitain. Le consul de France, Claude Lemaire, dans son compte-rendu de la situation du commerce local en 1686²⁹, expliquait que :
- « Le dey envoie au Fezzân deux fois l'année une caravane d'environ cent chameaux, chargés pour la plupart de contarie³⁰, (...) de papier grossier, de quelques balles de drap de Saint-Pons, de laiton en vergue et en feuille, de quelque étoffe de soie qui vient de Scio à bon marché. Il vend ces sortes de marchandises-là contre de la terre d'or, du senné, et contre les esclaves nègres que le sujets du roi de Bornou leur amène et les vient vendre en cette ville. Il en amène tous les ans cinq ou six cents (...) ».
- 38 Pétis de Lacroix, dans son mémoire sur Tripoli de Barbarie³¹ de 1697, écrit qu'un esclave était acheté 8 piastres au Borno ; il était revendu 24 piastres au Fezzân et 40 à 60 à Tripoli³². Ce commerce était si lucratif que cinquante ans plus tard, le consul Vallière pouvait indiquer qu'entre février et mai 1756, la ville de Tripoli vendit le chiffre record de 2555 esclaves³³. La Régence passa ainsi d'un bénéfice net de 40.000 F-or à près de 500.000 F-or. Tout son intérêt était donc que la situation au Fezzân fut calme³⁴ et que les relations avec le Borno fussent bonnes.
- 39 Pour la seule durée de la dynastie Qâramânî, soit quelques quatre-vingts années du dix-huitième siècle³⁵, on peut estimer entre 300.000 et 1.000.000 le nombre des Noirs qui transitèrent par le Fezzân. Entre la moitié et le tiers finirent sur les marchés de Tripoli proprement dits, le reste ayant péri en route ou ayant été dirigé vers l'Égypte par voie de terre.
- 40 Mais il convient de ne pas se limiter à cette étude des négriers tripolitains. Car si Murzûq était la plaque tournante terrestre de ce commerce des esclaves noirs, Tripoli en était celle du commerce maritime. Les acheteurs n'étaient européens que de façon anecdotique, l'immense majorité étant destinée au marché ottoman. En revanche, les transporteurs étaient principalement des Français. Il conviendrait d'étudier en détail les chargements, mais il semblerait que le transport d'esclaves noirs n'ait été que secondaire, voire un appoint ou un paiement de services déjà rendus. Ainsi, en 1777, on voit le capitaine Aujan se livrer à quelques petits voyages, « *en attendant que la cargaison de nègres qui va servir à le payer soit arrivée* »³⁶.
- 41 Dans les années 1780, alors que se conjuguèrent la course anglaise en Méditerranée et la peste en Tripolitaine, les bâtiments français se rabattirent sur le transport d'esclaves

pour se refaire une santé financière. Ainsi, le 19 mai 1785, le consul Dandré écrivait au chargé d'affaires français à Malte que le capitaine Ganteaume l'avait trompé en lui assurant qu'il retournerait à Malte. En réalité :

« il a repris de nouveau, avec un chargement de nègres, la route du Levant persuadé que vous lui pardonneriez de bon cœur. J'en ai rit, mais ses délais viennent malheureusement de lui attirer les foudres du bureau des classes »³⁷.

- 42 Mais, je le répète, ceci aurait besoin d'être confirmé par un inventaire dont la fiabilité ne sera pas totale puisque, on le voit, bien de ces transports n'étaient aucunement mentionnés sur les congés et étaient couverts par des passeports souvent délivrés par Malte, en remerciements d'autres prestations restées discrètes.
- 43 Or, pour conclure et renouer avec le début de notre propos, l'esclavage des Noirs est complètement occulté du discours sur l'esclavage en Méditerranée à l'époque moderne. Un seul article le mentionne, celui de Lucette Valensi : « *Esclaves chrétiens et esclaves noirs à Tunis au XVIII^e siècle* »³⁸, mais encore est-ce au détour d'une étude plus générale.
- 44 Encore de nos jours, pourtant à une époque fortement laïcisée, notre discours reste limité à celui des gens du Livre. S'il y a controverse sur l'esclavage, cela reste une dispute de famille entre les tenants des religions révélées et principalement entre chrétiens et musulmans. Or, parallèlement au drame que ces derniers vécurent en Méditerranée, les uns et les autres pourvoyaient, vendaient, achetaient ou déportaient, dans des conditions absolument pires à celles qu'ils dénonçaient comme vécues par leurs propres coreligionnaires, des foules d'Africains à qui ils déniaient même le droit au rachat, comme si des animistes ne pouvaient pas participer à l'humanité des croyants au monothéisme.
- 45 Un autre discours, empreint de masochisme, a voulu faire des Occidentaux les organisateurs de l'esclavage des Noirs. C'est aussi réducteur que d'affirmer que ce furent les musulmans d'Afrique qui organisèrent la traite. Car la réalité, plus ancienne que l'irruption des uns ou des autres dans l'histoire de ce très vieux continent, n'est liée ni à la race ni à la religion des « bourreaux ». Les Slaves portent encore dans leur nom la marque infamante de la condition à laquelle les vouaient les Byzantins.
- 46 L'esclavage fut sans aucun doute une nécessité économique et aujourd'hui comme hier, l'affranchissement, de la part de certains hommes, du travail par l'exercice des tâches confiées à d'autres hommes ou à des machines, fut et est un signe de leur niveau de vie et de leur prétendue dignité. Il ne s'agit pas de faire le procès d'une pratique des temps passés. En revanche, il convient de dénoncer le silence de ce drame humain. L'Afrique centrale, le *balad al-sûdân* des Arabes, que les Européens d'alors traduisirent par Négritèe ou Nigérie, fut vidée de ses habitants qu'un éminent dictionnaire du XIX^e siècle³⁹ décrivait comme ayant :
- « la peau luisante et d'un noir foncé, les membres vigoureux, l'intelligence relativement développée ; qualités qui ont fait choisir ces peuples pour être livrés à la traite ».
- 47 Dans la vague de repentance qui submerge, de nos jours, un Occident mal à l'aise dans son riche bien-être, on a dénoncé la traite en Amérique. Rappelons qu'entre le XVI^e et le début du XIX^e siècle, 7 millions de Noirs y furent déportés. Or l'esclavage vers la Méditerranée datait de la plus haute Antiquité et le Fezzân en avait organisé le commerce dès le X^e siècle ! De même, à l'époque moderne, les conditions de l'esclavage furent dénoncées, de part et d'autre, en Méditerranée.
- 48 Or, il est important de souligner que si les chiffres que nous avons sur la traite africaine sont identiques à ceux des esclaves détenus dans les bagnes chrétiens ou musulmans,

dans le premier cas, ils expriment des flux annuels voire semestriels, et dans le second cas des stocks, pluriannuels, voire décennaux.

- 49 Mais, tout le monde se tut sur la réalité de l'esclavage des Noirs, banalisé par les deux parties et victime du pire des mépris, celui du silence et de l'indifférence.

BIBLIOGRAPHIE

ABBOT (George F.) : *The Holy War in Tripoli*, London, Arnold, 1912.

AYYOUB (Mohamed Solaiman) : *Abrégé de l'histoire du Fezzân depuis les époques les plus reculées jusqu'en 1811* (en arabe), Tripoli, Al-Matbaâ al-Libyah, s.d.

BAHHIJ-EDDIN (Mohamed) : *Histoire de Tripoli de Barbarie* (en turc), Istanbul, 1284H.

BAKER (Thomas) : *Piracy and Diplomacy in Seventeenth Century North Africa. The Journal of Thmas Baker, English Consul in Tripoli, 1677-1687*, New York, Fairleigh Dickinson University Press, 1989.

BERGNA (Costanzo) : *Tripoli dal 1510 al 1850*, Tripoli, Cacopardo, 1924.

BERTHIER (Annie) : « Tripoli de Barbarie à la fin du XVII^e siècle d'après un mémoire inédit de François Pétis de la Croix », *Anadolia Moderna, Yeni Anadolu*, VI, Paris, Maisonneuve, 1996.

BONO (Salvatore) : « Bolognesi schiavi a Tripoli nel secolo 17.18 », *Libia*, 2, 1954, 25-37.

BONO (Salvatore) : « Storiografia e fonti occidentali sulla Libia (1510-1911) », Roma, Istituto italiano di cultura di Tripoli, 1982.

CANALE (M. G.) : *Tripoli e Genova*, Genova, 1886

CAPPOVIN (Giorgio) : « Tripoli e Venezia nel secolo XVIII », *Verbania, Venezia*, Airoldi, 1942.

CASTELLINI GUALTIERO : *Tunisi e Tripoli*, Torino, 1911.

CORO (F.) : « Avventurose peripezie di un capitano veneto schiavi in Tripoli nel 1749 », *Tripolitania*, I, 3, 1931, 5-10.

FERAUD (Louis Charles) : *Annales Tripolitaines*, Paris, Vuibert, 1927.

FILESI (Teobaldo) : *Un secolo di rapporti tra Napoli e Tripoli, 1734-1835*, Napoli, 1983.

FROMENT de CHAMPLAGARDE (Anne-Charles) : *Histoire abrégée de Tripoly de Barbarie (1794) et Suite de l'histoire de la régence de Tripoli de Barbarie sous le règne d'Ali Caramanly (1793)*, Paris Bouchene, 2001.

GASPARY (Roger) : « La Nation française de Tripoli de Barbarie à travers la Guerre de Sept Ans », *Marseille*, 144, 1986, 72-74.

HOEFER (Dr Ferdinand) : *Etats tripolitains*, Paris, L'Univers pittoresque, Firmin-Didot, 1856.

MICACCHI (Rodolfo) : *La Tripolitana sotto il dominio dei Caramanli*, Roma, 1936.

MICACCHI (Rodolfo) : « Le ultime gesta dei corsari tripolini e la reazione degli Stati italiani », *Rivista delle colonie italiane*, 7, 1933, 201-222.

MICACCHI (Rodolfo) : « I rapporti tra il Regno di Francia e la Reggenza di Tripoli di Barberia nella prima metà del secolo XVIII », *Rivista delle colonie italiane*, 8, 1934, 65-81, 159-182 et 247-276.

PANZAC (Daniel) : « Une activité en trompe-l'œil : la guerre de course à Tripoli de Barbarie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 47, 1988, 126-141.

PANZAC (Daniel) : « La guerre de course à Tripoli de Barbarie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », in *Guerre et commerce en Méditerranée, IX^e- XX^e siècles* (sous la direction de Michel Vergé-Franceschi), Paris, Veyrier et Kronos, 1991, 255-278.

PANZAC (Daniel) : « Le commerce maritime de Tripoli de Barbarie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », *Revue d'histoire maghrébine*, 69-70, 1993, 141-167.

PENNELL (C.R.) : « Tripoli in the mid eighteenth century: a guidebook to the city in 1767 », *Revue d'histoire maghrébine*, 25-26, 1982, 91-121.

PENNELL (C.R.) : « Tripoli in the late Seventeenth Century: The Economics of corsairing in a "Sterill Country" », *Libyan Studies*, 16, 1985, 101-112.

PEY (Marc André) : *Tripoli de Barbarie sous les derniers Karamanli*, thèse dactylographiée, Université d'Aix-Marseille I, 1977.

PLAYFAIR (Sir Robert Lambert) : *Bibliography of the Barbary States, Part 1, Tripoli and the Cyrenaica*, London, J. Murray, 1889.

ROSSI (Ettore) : *Storia di Tripoli e della Tripolitana dalla conquista araba al 1911*, Roma, Istituto per l'Oriente, 1968.

SAVINE (Albert) : *Tripoli au XVIII^e siècle*, Paris, Michaud, 1912.

TOSCHI (P.) : « Fonti inedite di storia della Tripolitana. II. Le "Istruzioni" al console Edoardo Baker di Antonio Knecht (1768) », *Annali del Real Istituto orientale di Napoli*, 3, 1930, 3-49.

TULLY (Richard) : *Ten years at the Court of Tripoli* (traduction arabe par Abou-Hijlah), Tripoli, Maktabet el-Ferjani, s.d.

VENTURE de PARADIS (Jean-Michel) : « Ville et royaume de Tripoli, 1785 », Cuoq (J.) éd., *Revue de l'Institut des belles-lettres arabes (IBLA)*, 147, 1981, 127-139.

ZELTNER (Jean-Claude) : *Pages d'histoire du Kanem, pays tchadien*, Paris, L'Harmattan, 1980.

ZELTNER (Jean-Claude) : *Tripoli, carrefour de l'Europe et des pays du Tchad, 1500-1795*, Paris, L'Harmattan, 1992.

NOTES

1. - Nous l'entendrons dans un sens plus large que le découpage traditionnel, à savoir depuis 1453, prise de Constantinople par les Ottomans, jusqu'à 1835, date de la déposition de la dynastie tripolitaine et de l'administration directe de la Régence par la Porte.

2. - Mohammed Moudine : « *Le rachat des esclaves musulmans en Europe méridionale du XIII^e à la fin du XVIII^e siècle. Le cas du Maroc* », thèse dactylographiée, Aix-en-Provence, 1996.

3. - 74 ouvrages et articles contre 23 à la servitude musulmane.

4. - C'est ainsi le cas des mémoires d'Osmân Agha dont M. Alexandrescu-Dersca donna un aperçu dans son article : « La condition des captifs dans l'empire des Habsbourg (1688-1699) d'après les Mémoires d'Osmân Agha », *Studia et Acta Orientalia*, Bucarest, VIII,

- 1971, 125-144, avant que F. Hitzel ne les publie sous le titre : *Osmân Agha de Temechvar: Prisonnier des Infidèles. Un soldat ottoman dans l'empire des Habsbourg*, Paris, Sindbad, 1998.
5. - De nombreux corsaires étaient des renégats qui apostasiaient et se « faisaient Turcs » pour pouvoir se lancer dans l'aventure de la course et, généralement, s'enrichir.
6. - Voir Blondy (Alain)
7. - Toussaint de Vento des Pennes, né le 6 mars 1721 ; admis de minorité dans la Langue de Provence, le 23 juillet 1721.
8. - Archives de la cathédrale de Malte, *Lettere consolari*, vol. 2 , lettre de Smyrne, 8 janvier 1768.
9. - *Ibid.*, vol. 13, lettre de Tripoli, 18 février 1777.
10. - Salvatore Bono, dans son article : « Manodopera servile musulmana per lavori pubblici in Italia (secc. XVI-XIX) », in *Studi in onore di Francesco Gabrieli nel suo ottantesimo compleanno*, Roma, 1985, 85-93, a montré, du côté chrétien, ce rôle important de main d'œuvre servile des esclaves. On le retrouvait aussi à Malte, mais à un moindre degré dans les autres Régences qui veillaient à ne pas trop susciter une compétition sur le marché de l'emploi qui eût pu être préjudiciable aux nationaux.
11. - 'Alî Pasha Qâramânî qui régna de 1756 à 1793. Il fut détrôné par 'Alî Bûrgul, plus ou moins avoué par la Porte.
12. - Né en 1770, Yûsuf Qâramânî s'opposa sans cesse à son frère aîné le Bey et l'assassina en 1790. En 1795, grâce à l'appui du Bey de Tunis, il chassa l'usurpateur de Tripoli et s'empara du pouvoir qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1832.
13. - Hasan Qâramânî (1751-1790). Deux ans plus tard, Du Rocher dénonçait encore la même attitude : « Le Bey qui est l'homme le plus dur et le moins traitable possible ne veut point, dit-il, accorder la rançon de ses esclaves » (*Ibid.*, vol. 13, lettre de Tripoli, 24 mars 1779).
14. - Archives de la cathédrale de Malte, *Lettere consolari*, vol. 13, lettre de Tripoli, 2 décembre 1777.
15. - *Ibid.*, vol. 13, lettre de Tripoli, 24 mai 1781.
16. - *Ibid.*, vol. 13, lettre de Tripoli, 3 février 1784, le vice-consul Vallière au Chevalier de Varax, chargé des affaires de France.
17. - *Ibid.*, vol. 13, lettre de Tripoli, 18 avril 1784.
18. - Les Banû Nuwayr, groupe social appartenant à la tribu des Arabes Mahâmid. Ils menaçaient régulièrement la province de Zoara. Dans la lutte qui opposa la dynastie des Qâramânî aux tribus arabes, notamment les Banû Sulaym, les Nuwayr furent souvent les alliés (plus ou moins sûrs) du pouvoir ottoman, ce qui explique leur démarche auprès du Pacha.
19. - *Ibid.*, vol. 13, lettre de Tripoli, 12 juillet 1780.
20. - Katsina, capitale de l'un des Etats hawsa (aujourd'hui partie septentrionale du Nigéria) était, depuis le XVe siècle, le terminus de la route caravanière transsaharienne et un des grands centres commerciaux des pays hawsa. Les Etats hawsa ne constituèrent jamais un empire, mais plutôt un ensemble culturel et linguistique. Au XVIIe siècle, le Kano et le Katsina s'en disputèrent la prépondérance.
21. - J. Lethielleux, *Le Fezzan. Le pays et son histoire*, Institut des Belles-Lettres Arabes (IBLA), 34, 1946, 203.
22. - Ou morfil.
23. - Les plumes d'autruche étaient utilisées dans la parure, principalement en Occident. Les œufs y étaient appréciés comme objets de curiosité et s'offraient à Pâques chez les

grands ; ils étaient très prisés dans le monde orthodoxe, car on les utilisait, enfilés au-dessus des lampes à huile, pour empêcher les rongeurs, qui glissaient dessus, de boire l'huile ou manger la mèche de ces luminaires.

24. - Fils de Dûnama, il régna de 1248 à 1277 (D. Lange). Il périt assassiné par un dignitaire de sa cour et, ce ne fut pas un de ses fils, mais son frère Bîr (1277-1296) qui lui succéda.

25. - 656H : 8 janvier - 29 décembre 1258

26. - J. Lethielleux, *op. cit.*, 200.

27. - Il prit le titre de *Mai*, « chef de la maison royale ».

28. - Hoefer (Dr Ferdinand) : *Etats tripolitains*, Paris, L'Univers pittoresque, Firmin-Didot, 1856, p. 92. Il percevait en outre sept pistoles pour chaque chameau chargé d'huile ou de beurre.

29. - Archives nationales, AE B1 1088, *Mémoire pour M. Delagny, directeur du commerce de France à Tripoli*, 8 novembre 1686.

30. - Verroterie vénitienne consistant en bracelets et colliers en verre de diverses couleurs.

31. - Bibliothèque nationale de France, mss français, N. A., mss. 7488.

32. - Parmi tous les esclaves, les eunuques étaient les plus demandés dans le monde musulman. Aussi bien, cette « denrée » rare et chère était-elle généralement vendue rapidement et en privée, avant la vente générale sur le marché public des esclaves.

33. - Archives nationales, AE B1 1098.

34. - Voir Froment de Champlagarde, *Histoire abrégée de Tripoly de Barbarie (1794) et Suite de l'histoire de la régence de Tripoli de Barbarie sous le règne d'Ali Caramanly (1793)*, Paris Bouchene, 2001.

35. - Ahmed Qâramânî s'empara du pouvoir en 1711.

36. - Archives de la cathédrale de Malte, *Lettere consolari*, vol. 13, lettre de Tripoli du 21 février 1777.

37. - *Ibid.*

38. - *Annales*, E. S. C., 6, novembre-décembre 1967, 1267-1288.

39. - Dictionnaire général de biographie et d'histoire, de mythologie, de géographie ancienne et moderne comparée, des Antiquités grecques, romaines, françaises et étrangères, par MM. Dezobry et Bachelet, Paris, Tandou, 1884.

AUTEUR

ALAIN BLONDY

Université de Paris IV